

MUSICA - Italie n° de mars 2011

Création de l'opéra *L'Aire du Dire* au Théâtre du Capitole de Toulouse - les 5 et 6 février 2011



Compositore di grande personalità, Pierre Jodlowski ha avuto una commissione dal teatro della sua città, il Capitole, che non è solito programmare opere contemporanee. Ed è riuscito nell'impresa, non facile, di creare uno spettacolo moderno, sperimentale, ma anche capace di incantare il pubblico. In quest'opera per voci e elettronica, *L'aire du dire*, concepita inizialmente come un oratorio, due elementi hanno stimolato la fantasia del compositore: la constatazione dell'uso pervasivo della parola nella società d'oggi, e la magia della nascita della parola nell'uomo, amaramente osservata nei primi balbettii

JODLOWSKI *L'aire du dire* Chœur de chambre Les Éléments, direttore Joël Suhubiette regia, scene e luci Christophe Bergon
Toulouse, Théâtre du Capitole, 5 febbraio 2011

di suo figlio. L'opera esplorava le varie tipologie e funzioni del dire, ma anche i luoghi dove «si prende la parola», quello ad esempio del discorso politico, del discorso religioso, del tribunale. I testi si trasformavano quasi naturalmente in strutture musicali, attraverso la ripetizione incantatoria di alcune parole, la recitazione su uno sfondo rock, il parlato ritmato, la polifonia modellata per fasce armoniche o come un antico discorso, punteggiato

dalla recitazione di poesie di Christophe Tardieu. Jodlowski ha creato una musica varia e ritmicamente complessa, dove ogni elemento vocale (parlato o cantato) sulla scena appariva strettamente relacionado alle voci registrate e all'elettronica. Diciannove scene affidate ai dodici brevissimi interpreti del coro Les Éléments che si presentavano anche bene alle idee registrate di Christophe Bergon, votate alla più stretta interazione tra ec-

sto, musica, spazio, luci, corpi sulla scena. Sembrava, nel complesso, più una grande installazione che un'opera, costruita intorno a un rito stilizzato e sospeso che riassumeva in sé ogni forma di pulpito. Durante gli intermezzi dedicati a Tardieu apparivano dei volti che recitavano le poesie, all'interno di schermi circolari, immagini distaccate e dall'effetto seppia, come fossero reperti d'archivio. Ma nel suo complesso questo teatro di parole appariva statico, dominato da un'atmosfera ritualistica, quasi ieratica. Più da oratorio che da teatro in musica.

Gianluigi Martini



TOULOUSE

L'AIRE DU DIRE

Jodlowski

Théâtre du Capitole, 5 février

UN ÉVÉNEMENT.

L'*Aire du dire* reflète bien l'esprit du Théâtre du Capitole, son commanditaire, depuis que Frédéric Chambert le dirige. Dans l'actuelle saison, les musiques contemporaines et modernes y tiennent une place de choix : six sur onze productions !

Après Marc Monnet et son opéra *Pan* (créé en 2005, à Strasbourg), Christophe Tarkos, prématurément disparu en 2004, continue à intéresser les compositeurs : dans son œuvre, Pierre Jodlowski (né en 1971) a puisé l'essentiel des dix-neuf fragments qui constituent le livret de *L'Aire du dire* ; les autres textes consistent en quelques extraits de discours politiques ou d'écrits philosophiques.

Depuis ses débuts, Pierre Jodlowski s'attache aux musiques mixtes, celles qui croisent musiques acoustiques et dispositifs électroniques, avec souvent l'ajout d'une écriture vidéographique. Décidément singulier, il sait concilier le travail spéculatif propre à l'écriture d'une partition et l'empirisme d'un sculpteur de sons en studio. Le rédacteur de cette chronique n'a pas oublié le vertigineux *Time & Money*, pour percussionniste et électronique, entendu il y a cinq ans ; d'ores et déjà,

il en va de même avec *L'Aire du dire*, son premier ouvrage lyrique et sa quasi-première œuvre vocale.

Cet ouvrage se veut « un éloge de la parole ». Et le compositeur d'ajouter que « le projet se construit autour des modes de la parole ; le conte, le discours, la déclaration, la fiction... et jusqu'aux structures atomiques qui la composent : les mots, les sons des mots, leur souffle et leur musique », avant de proclamer : « L'opéra est pour moi un lieu de la prise de parole, avant d'être un lieu du chant. »

Indiscutablement, *L'Aire du dire* assume pleinement ces enjeux. Il propose trois matériaux différents : la voix humaine – de une à douze parties, du parlé au chanté le plus soutenu –, captée par des microphones afin d'en magnifier le grain (la référence à Roland Barthes est explicite) et de la travailler instantanément grâce à l'électronique ; une opulente partition électroacoustique, où s'entrelacent improvisations vocales (enregistrées il y a quelques mois) et sons instrumentaux transformés ; et une dramaturgie qui touche à l'onirisme, tant l'espace sonore de la salle toulousaine est saisi dans ses moindres recoins. Cet oratorio scénique crée un suspense qui tient en haleine, jusqu'à la fin,



L'Aire du dire.

ENTRÉE N°1

sans désenchaner.

Destiné aux tournées, le dispositif scénique est léger : depuis les cintres, une structure, en forme de fer à cheval, pend, en la face extérieure de laquelle les douze chanteurs, debout, sont, la plupart du temps, disposés. Pour diriger une partition complexe, Joël Suhubiette se tient soit devant ce fer à cheval, soit au milieu de son ensemble vocal. Un éclairage raffiné complète cette onirique écriture scénique.

Saluons l'impeccable prestation du Chœur de

Chambre « Les Éléments » ; en soliste ou en groupe, chaque interprète frappe par son talent et par son engagement. Véritable maître d'œuvre, avec le virtuose Studio électroacoustique du « Collectif éOle », Joël Suhubiette accomplit une prestation où la minutie le dispute à l'enthousiasme.

On l'a compris : *L'Aire du dire* et cette production sont un événement, dont la tournée, lors de la saison prochaine, ne devra être manquée sous aucun prétexte !

Frank Langlois

Barbarisch

Der Franzose Pierre Jodlowski ist nicht gerade geizig, was die Verwendung seiner Klangmittel anbelangt. Während sich manche Kollegen mit ein paar Inseln am Rand der Stille zufrieden geben, überschüttet Jodlowski den Hörer mit Tönen. Geradezu eine „Überpräsenz“ von Klang, die mit ausgesprochen körperlicher Gestik daherkommt.

In „Drones“ für ein Ensemble von 15 Instrumenten steigert sich die Ereignisdichte nicht selten ins Chaos, als wäre das hier komponierter Free Jazz. Wuchernder Wildwuchs der Motive, die ein entfesseltes Eigenleben zu führen scheinen, wirre Verflechtungen kleinteiliger Wiederholungsmuster, dadurch kämpft sich das Ensemble intercontemporain hier mit Bravour. Das Ganze klingt manchmal wie eine Big Band, die Neue Musik spielt und im selben Moment dabei genüsslich zertrümmert.



Dass Jodlowski ein interdisziplinär arbeitender Komponist ist, dessen Schaffen eng mit Tanz, Theater und Bildender Kunst verwoben ist, zeigt das Stück „Barbarisme“ für Ensemble und Elektronik. Hier bilden die klanglichen Verdichtungen Zustände brutaler Intensität aus, die per Band auch Realgeräusche einbeziehen. So meint man sich zu Beginn des zweiten Teils auf den Schlachtfeldern von Verdun wiederzufinden: Regen, Schlamm, fernes Donnerrollen, dann wird die unbarmherzige Ensemblemaschinerie wieder in Gang gesetzt.

Fast wie eine Erholung wirkt da „Dialog/No Dialog“, subtile Interaktionen von Flöte und elektronischer Bandzuspielung, die sich gegenseitig ergänzen, fortführen oder konterkarieren. „Écoute“ fordert eine Frauenstimme zu Beginn des Stücks. Das fällt bei Jodlowski wirklich nicht schwer ...

Dirk Wieschollek

Musik
Klang

★★★★
★★★★★

Jodlowski, div. Werke; Sophie Cherrier, Ensemble intercontemporain, Susanna Mälkki (2007/2009); Kairos/HM CD 9120010281600 (56')

Eisenstein, un îlot rêvé pour le festival Archipel

Musique Le compositeur français Pierre Jodlowski se mesure à «La Grève», du cinéaste soviétique, et présente à Genève sa vision musicale

Parcourir des passerelles entre les disciplines sans se soucier du vide. S'élancer et découvrir dans la foulée des territoires qu'on assimile trop rarement aux langages de la musique contemporaine. Le festival Archipel, qui ouvre ses portes aujourd'hui, affirme une fois encore la volonté de décroquer et de rafraîchir un domaine artistique que le grand public associe souvent à une citadelle intimidante. Comment? En multipliant les détours et en provoquant des rencontres entre modes d'expressions (danse, cinéma, vidéo...). Ou encore en convoquant des instruments peu connus, voire exotiques: de la birbynė lituanienne à la cornemuse en passant par le gamelan indonésien.

Alors oui, Archipel demeure un rendez-vous exigeant et pointu. Mais il veut parler à tous, aux passionnés constants comme aux curieux d'un jour. La démarche peut d'ailleurs être illustrée par un des projets phare de ce premier week-end de la manifestation. A l'affiche, un chef-d'œuvre du cinéma soviétique, *La Grève*, premier film de Sergeï Eisenstein, réalisé en 1924, dont le langage révolutionnaire a marqué l'histoire du septième art. Il y a quinze ans, le compositeur français Pierre Jodlowski s'est emparé de l'œuvre muette pour lui conférer des lignes musicales composites, mêlant électronique et sons organiques. Le Toulousain répondait ainsi à une commande de la cinémathèque de sa ville natale, qui dispose d'un fond important de films soviétiques de l'époque.

Parmi la dizaine de films qu'on lui soumet, *La Grève* s'impose sans forcer: «Lorsqu'on le visionne, on s'aperçoit très vite que son montage offre un rythme quasi musical. Il ouvre une voie de choix au compositeur» confie Pierre Jodlowski. Cette rencontre entre des images saisissantes — celles d'un lumpenprolétariat en révolte — et la musique du Toulousain s'est révélée particulièrement heureuse. Au point que, depuis sa création en 2000, ce ciné-concert a été proposé partout en France et en Europe.

A Genève, l'œuvre mettra une fois encore en exergue le travail méticuleux du compositeur: «Avant de m'attaquer à Eisenstein, je me suis beaucoup documenté en lisant notamment ses traités théoriques sur le montage. Je me suis ensuite immergé dans l'univers industriel d'une usine sidérurgique, où j'ai enregistré des sons. Cela m'a permis de m'imprégner de son ambiance particulière. Par la suite, je me suis attelé à un long travail d'assemblage des échantillons sonores, issus aussi d'enregistrements orchestraux et d'autres travaux personnels.»

Figuratif mais osant aussi le contre-pied, cet apport musical a fini par révéler à Pierre Jodlowski la voie à parcourir. Aujourd'hui, quinze ans plus tard, la démarche du compositeur relève quasiment de la physique d'un genre nouveau qu'il faut découvrir: «Je manie désormais des atomes d'images et de sons, et je les assemble».

**Pierre Jodlowski, «La Grève» d'Eisenstein en ciné-concert, sa 21 mars à 19 h, Cinémas du Grütli.
www.archipel.org (TDG)**

Télérama du 29 septembre au 5 octobre 2012
A propos du festival Novelum

Télérama

N° 3272
DU 29 SEPTEMBRE
AU 5 OCTOBRE 2012

Ici l'ombre

**PIERRE
JODLOWSKI**

Directeur
du festival
Novelum



C'est quoi, les musiques nouvelles?

Des musiques conçues par des créateurs d'aujourd'hui, qui n'ont plus beaucoup à voir avec l'esthétique radicale des années 60-70 à laquelle pense souvent le public quand on lui parle de «musique contemporaine». Aujourd'hui, on s'efforce de sortir de ce cadre, par exemple en partageant la scène avec la danse, le théâtre, l'image. Pour cette raison, je préfère le terme de «musiques nouvelles». Souvent pluridisciplinaires, elles n'ont pas vocation à s'adresser à des spécialistes, bien au contraire.

Quels sont les incontournables de l'édition 2012?

Deux spectacles de théâtre musical, justement, qui mêlent musique, texte, image et performance: *Luna Park*, de Georges Aperghis, questionne la vidéo surveillance, et *The Need For Cosmos*, de Samuel Sighicelli, propose une vision réactualisée, et très rock, de l'exploration

spatiale des années 60 et 70. Il y a aussi cette installation interactive dans laquelle des moustiques entretiennent une histoire d'amour musicale avec des ordinateurs...

Vous êtes vous-même compositeur et toulousain. Pourtant, vous ne faites pas partie de la programmation...

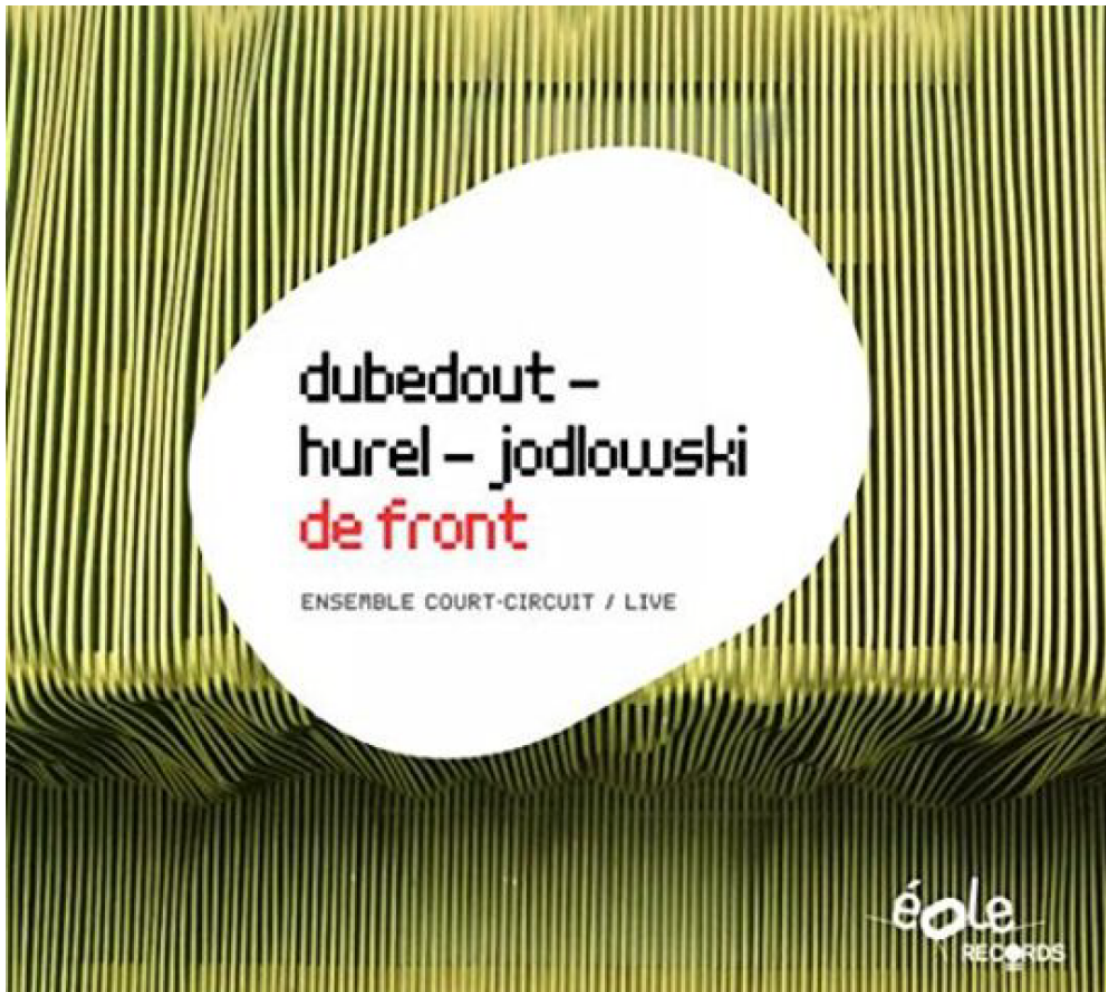
C'est vrai que je suis de moins en moins présent à Toulouse. Ma carrière se déploie à l'étranger: je suis joué en Europe, aux Etats-Unis, au Japon, en Chine... Ma maison, c'est ma musique, et elle n'est pas liée à un territoire particulier. — *Propos recueillis par C.A.*

→ Festival Novelum | Du 13 nov. au 6 déc. | Dans divers lieux de Toulouse et Blagnac | www.odyssud.com/festival-novelum.html | 05 61 71 75 15 | 6-20€.

Sélection albums : Louise Attaque, Lizzy Ling, John Cale...

LE MONDE | 12.02.2016 à 09h31 • Mis à jour le 14.02.2016 à 11h42

- **Dubedout-Hurel-Jodlowski**
De front
Ensemble Court-Circuit, Jean Deroyer (direction).



Pochette de l'album « De front », recueil de compositions de Bertrand Dubedout, Philippe Hurel et Pierre Jodlowski par l'ensemble Court-Circuit, Jean Deroyer (direction). EOLE RECORDS

Enregistré en 2014 lors de la 17^e édition du festival Novelum, à [Toulouse](#), ce disque (avec notice à télécharger sur le site du studio) constitue une formidable illustration du concept de « *musique active* » défendu par le collectif Eole, installé dans les environs de la préfecture de la Haute-Garonne. Notamment par les œuvres des deux compositeurs vedettes du groupe : Bertrand Dubedout et Pierre Jodlowski. Le premier séduit par un art de la relance (*Zazpiak B*) et de la mobilité (*Zazpiak Z*) qui évoque quelques aînés (Steve Reich, Philippe Hurel) sans jamais paraître épigonal. Le second affiche, avec *De front*, une telle dextérité dans le zapping que sa musique pourrait être signée « DJ (Jodlowski) ». Loin de jouer les vénérables doyens entre ses deux cadets, Philippe Hurel fait, avec *Cantus*, office de court-circuit spectaculaire, à l'image de l'ensemble qu'il a fondé et qui transcende ce programme explosif. **Pierre Gervasoni**



MUSIQUE
Aznavour, une énergie incroyable
A 91 ans Charles aznavour sort son 51e album «Encores». La soif de créer l'habite toujours. **PAGE 16**

LE MAG

FESTIVAL Pierre Jodlowski au cœur des Amplitudes.

Une musique à voir, à sentir et à vivre

L'ÉVÉNEMENT

Du Musée international d'horlogerie à Bikini Test, les Amplitudes se déploient du 5 au 10 mai dans la cité chaud-fonnière. Fidèle à la tradition, ce festival bisannuel met en résonance l'œuvre d'un compositeur contemporain, en l'occurrence Pierre Jodlowski.

CATHERINE FAVRE

Pierre Jodlowski est un amoureux des sons, des images, des mots. Il se joue des technologies, des multimédias. Le compositeur donne à écouter le cinéma muet («La grève» d'Eisenstein) et à sentir l'asphyxie du monde («Respire», pièce pour 11 musiciens, vidéo et électronique). Des théorèmes incantatoires de Georges Perec, il fait un opéra radiophonique délirant, poignant, en hommage au roman inachevé de l'écrivain, «53 Jours».

Joué en Europe, aux Etats-Unis, au Japon, en Chine, cet artiste toulousain de 43 ans n'a qu'une seule maison, «la musique». Une musique qu'il veut «active», émotionnelle, gestuelle, loin de l'esthétique radicale des années 1960 et 1970.

Il vient de recevoir le Grand Prix des lycéens 2015, sa plus belle récompense. Et pourtant les distinctions prestigieuses ne manquent pas à son palmarès. Entretien.

Vous explorez tous les arts, toutes les disciplines. Votre métier, c'est encore compositeur?

Je pense qu'un compositeur doit utiliser les outils de son temps. Ce que je fais. Mais dès qu'on travaille le rapport à l'image ou à la scénographie, on se retrouve avec un habit un peu différent de celui du compositeur. Pourtant, je demeure un musicien qui utilise la vidéo ou les espaces scéniques au profit d'une perception élargie du phénomène musical. J'ai toujours un point d'entrée musical. Par exemple, si je demande à un musicien de faire le geste de produire de

la musique sans faire de son, on bascule dans le domaine théâtral, mais comme il s'agit d'un concert, le public va percevoir ce geste comme une action musicale.

Vous utilisez rarement le terme de «musique contemporaine»?

Pour beaucoup de gens, «musique contemporaine» correspond à Pierre Boulez, aux années 60 et 70. Même si je partage avec les musiciens de cette époque la notion d'expérimentation, je ne me reconnais pas dans leur esthétique. Je préfère défendre le concept de musique active.

Musique active... Expliquez-nous?

En termes esthétiques, c'est un processus vivant, extrêmement dynamique. J'essaie de ne pas me reposer sur des choses que j'ai déjà faites ou des concepts beaucoup pratiqués. Il y a aussi une dimension presque politique, une revendication à activer des champs perceptifs qui permettront à la musique de rester contemporaine.

N'est-ce pas le cas de toute musique actuelle?

Justement pas. Aujourd'hui, la musique est partout, dans les supermarchés, les restaurants... Sa fonction est de meubler le silence. Le public n'a plus du tout l'habitude des musiques complexes, exigeantes au niveau perceptif. La musique active prend le contre-pied de cette fonctionnalité de la musique en agissant sur le cerveau et ses zones d'intelligence, d'émotion, de mémoire.

Ça marche?

A vous de le dire! C'est aussi ce qui m'amène à me poser beaucoup de questions sur la représentation de la musique, la scénographie, les lumières, les costumes, la façon dont les musiciens entrent sur le plateau pour dire: «Attention, il va se passer quelque chose!» John Cage a été un précurseur, certaines de ses œuvres sont autant à voir qu'à entendre.

Quand on embrasse tant de styles différents, comment conserver un discours homogène, identifiable?

Je lis beaucoup les journaux, je classe les articles, les archive avec une sorte d'obsession de la mémoire. Puis je laisse agir mes intuitions, ma colère, mon inconscient dans le processus d'écriture. Après, comment avoir une esthétique particulière quand on manipule tant d'éléments? Peut-être par les énergies que je mets dans ma musique et par le geste. J'ai eu la chance de travailler avec de très grands interprètes, j'ai vite compris qu'il ne faut pas leur donner le choix. Une pièce doit stimuler le musicien, le mettre en danger.

Comment êtes-vous devenu cet aventurier du son? Un équilibriste?

Quand j'étais petit, mes parents se sont rendu compte qu'avec certains disques de jazz et de classique, j'arrêtais immédiatement mes activités pour m'asseoir à côté des enceintes et me consacrer totalement à l'écoute de la musique. C'est comme cela, à trois ou quatre ans, que j'ai découvert Coltrane, Stravinsky. Puis j'ai eu la chance d'intégrer une école de musique de très bonne qualité (réd: piano, saxophone, composition). A 16 ans, j'ai cru trouver la liberté dans le rock, la guitare basse que je pratique toujours (réd: duo d'improvisation avec le bassiste Alexandre Babel à Bikini le 9 mai). Mais à cette période, un ami passionné de musique contemporaine m'a fait découvrir Xenaxis, Pierre Henry, Stockhausen. J'ai compris que la liberté absolue était là.

Vous êtes un artiste libre aujourd'hui?

Particulièrement oui, mais cette liberté-là se gagne. Ne serait-ce qu'au plan esthétique, j'ai toujours essayé de me concentrer sur ce que j'avais à dire sans me préoccuper du cadre dans lequel je travaille, quitte à me planter ou à faire des choses mal perçues par mes mandataires. Ce n'est pas facile, mais c'est une question fondamentale pour moi. ●



Pierre Jodlowski: «J'essaie de ne pas me reposer sur des choses que j'ai déjà faites.» GILLES VIDAL

«LE PARADIS D'UN COMPOSITEUR»

Créées en 2003, bisannuelles les Amplitudes ont su s'imposer comme un véritable laboratoire musical grâce à sa formule originale. Une formule dont d'autres festivals feraient bien de s'inspirer, relève Pierre Jodlowski: «Ce festival, c'est un peu le paradis d'un compositeur. C'est très rare de pouvoir investir tout le territoire d'une ville et d'une programmation pour concevoir un objet autour de sa propre œuvre. L'équipe du festival a fait un remarquable travail de partenariat pour qu'on puisse jouer dans des lieux aussi diversifiés (musée, cinéma, théâtre, lieux religieux). Peu de villes sont prêtes à mettre à la disposition de la musique contemporaine un tel ensemble d'infrastructures. J'aime cette idée de construire quelque chose ensemble, avec la participation de lycéens, d'élèves du Conservatoire. Ce modèle de pensée man- ge considérablement aux programmations de musique contemporaine.» ●

LES AMPLITUDES 2015, C'EST...

... **Vivre ses souvenirs sonores** au Musée international d'horlogerie (installation avec la contribution des lycéens du canton, du 5 au 10 mai).
... **«L'affaire Jodlowski-Perec»**, conférence et projection de l'opéra radiophonique (demain à 20h15, Club44).
... **Du cinéma pour l'oreille** à l'ABC du 6 au 9 mai. **Des cinés concerts** dont «La grève», film d'Eisenstein tourné en 1924 en URSS. Improvisation électronique de Pierre Jodlowski pendant la projection (je, 21h30, Usine électrique).
... **Des bourdonnements** de «Dromes» par l'Orchestre de chambre de Lausanne (ve, 20h15, temple Farel). **«Respirer»** avec le NEC (di, 17h, Temple allemand). Et beaucoup d'autres concerts.
... Les **«Jeunes regards»** des élèves du Conservatoire qui s'approprient la musique du compositeur (sa, 11h, salle Faller).
● Du 5 au 10 mai, www.lesamplitudes.ch

SUR LES TRACES DE FRIEDRICH DÜRRENMATT À NEUCHÂTEL (3)

MICHAEL CLOTTU



Dürrenmatt et: **Christiane Givord**, ancienne journaliste à «L'Express».

C'est à vous que Friedrich Dürrenmatt accordait son dernier entretien à «L'Express», deux ans avant son décès. Il vous a déclarée «naïve». Que s'est-il passé?

Son roman «La mission» venait d'être publié en français, et je ne partageais pas sa vision de la condition humaine. A mes yeux, le pessimisme de Dürrenmatt était un levier vers le succès.

On se fait mieux écouter quand on dit que tout va mal. Moi, je voulais être porteuse aussi de bonne nouvelle. C'est avec ça en tête que je suis allée le voir. Il était drôle, bienveillant et à l'écoute. Mais quand il m'a accusée d'être naïve, il m'est apparu paternaliste, un peu «la leçon à la petite dame». Notre désaccord portait sur le côté raisonnable de l'Homme.

A ma vision supposément naïve de l'humanité, il opposait sa lecture du début de la catastrophe: des peuples désespérés, armés de bombes atomiques, dans une nature lasse d'être observée. Je me suis efforcée à faire parler ce Monsieur de la chance. Finalement, j'ai réussi.

Etre journaliste, c'est aussi raconter des histoires...

Je ne voulais pas forcément écrire. Une fois là, je me suis rendue compte que si on s'en tenait à l'info, il ne naîtrait plus d'enfants. D'où la nécessaire bonne nouvelle. L'impact des mots sur l'être humain est puissant, j'ai essayé de respecter absolument cette énergie, je n'y suis pas parvenue. Le Verbe est un endroit dangereux. Certains professionnels du spectacle s'alarment, encore aujourd'hui, quand ils m'aperçoivent dans le public, alors que cela fait vingt ans que je n'ai plus écrit de critiques. Dimanche dernier, l'un d'eux m'a dit pour- tant le bien qu'ils pensaient, lui est sa troupe, de cet exercice. Le pessimisme

de Dürrenmatt a sûrement «engendré», lui aussi.

Y a-t-il quelque chose que vous admirez chez Dürrenmatt?

Sa puissance de travail, son intelligence et sa logique implacable. J'apprécie aussi beaucoup le côté «Oulipo» de son polar en 24 phrases «La mission». J'aime qu'on s'impose des contraintes d'écriture. Son œuvre a aussi donné naissance à des films magnifiques, comme «Dogville» de Lars von Trier, par exemple. ●

● Chaque semaine, retrouvez un entretien autour de Dürrenmatt et de sa ville d'adoption, dans le cadre de **«Friedrich Dürrenmatt à Neuchâtel»**: exposition au Centre Dürrenmatt Neuchâtel, du 18 avril au 6 septembre 2015. Infos: www.cdn.ch

année dürrenmatt

A la (re)découverte d'un Suisse universel



Friedrich Dürrenmatt: «La catastrophe», 1966, huile et gouache sur toile, 56x76 cm CDN